

ces messieurs n'étant pas particulièrement ferrés sur la matière.

— Mais vous parlez d'un Américain. Où compte-t-il établir son usine ? demanda M. Dugand.

Il ne tutoyait jamais son neveu et les des Landies avaient remarqué qu'il le traitait avec une sorte de réserve respectueuse.

— M. Holker habite en France, au château d'Eyrans, en Périgord. L'usine a été construite non loin de là, à égale distance de ce château et de Saint-Pierre de Sailles, le village où demeure M. de Ravines, l'associé de mon Américain.

— Saint-Pierre de Sailles ! répéta M. Dugand d'une voix sourde.

— Mais ce nom me rappelle quelque chose ! dit Mme des Landies. J'ai dû l'entendre autrefois... Ah ! j'y suis ! C'est là, au château de Sailles, qu'habitait cette pauvre Mme de Vaulan, morte si vite après la mystérieuse disparition de son fils.

Les yeux gris-pâle de M. Dugand se levèrent, enveloppant Mme des Landies d'un regard rapide et perçant.

— Comment cela ? Racontez-nous ce qui s'est passé, maman ? s'écrièrent Vitaline et Raoul.

— J'en sais bien peu de chose, mes enfants. Mme de Vaulan, après avoir habité deux ans à Virènes, dans la maison voisine de la nôtre, avait été appelée par un parent de son mari, le duc de Sailles, qui voulait faire du petit Ghislain son héritier. Elle m'écrivait parfois, et je m'inquiétais en trouvant dans ses lettres une tristesse de plus en plus grande. Elle ne se plaignait de rien, sauf parfois de sa santé, très chancelante. Un jour, par le journal, j'appris que Ghislain avait disparu, qu'il était impossible de le retrouver et que sa malheureuse mère en était morte.

— Et l'enfant a-t-il été retrouvé ? demanda Stanislas.

— Non... du moins, je n'en ai jamais entendu parler.

— Ghislain ? Ce nom me rappelle quelque chose, murmura Stanislas.

— Avez-vous vraiment envie d'accepter cette proposition ? interrompit un peu brusquement M. Dugand. Il me semble que d'autres plus avantageuses vous ont été faites.

— Oh ! à peu de chose près, et toutes hors de France.

— Cependant, lorsque vous êtes arrivé ici, vous parliez plutôt de retourner en Amérique.

Une lueur douce passa dans les belles prunelles brunes de Stanislas.

— Oui, alors, j'étais indifférent à telle ou telle résidence. Aujourd'hui, je préfère la France... Vraiment, cette proposition me plaît beaucoup. Je vais demander à mon correspondant des renseignements complémentaires.

— Vous réfléchirez, dit brièvement le vieillard en reprenant sa revue.

— Et en attendant, venez faire une partie de croquet ! s'écria Raoul en bondissant de sa chaise.

— Allons, dit complaisamment Stanislas. Quels sont nos partenaires ?

Pierre se récusa, ayant un travail pressé à terminer et ce fut Noella qui se joignit à l'ingénieur, à Vitaline et à Raoul.

Au bout d'une demi-heure, Mme des Landies rappela ces deux derniers, l'heure de l'étude ayant sonné. Noella, aidée de Stanislas, se mit en devoir de ranger arceaux, boules et maillets.

— Vous manquerez bien aux enfants, Monsieur, dit Noella, tout en mettant ces objets dans la boîte ouverte devant elle.

— Et moi, je regretterai tant mes voisins ! J'ai toujours été privé des joies de la famille, et, pendant les heures que j'ai passées ici, j'ai eu parfois l'illusion d'en avoir une.

— Vous êtes orphelin depuis très longtemps ?

— Je n'ai pas connu mon père et j'avais cinq ou six ans lorsque ma mère mourut. Je vois un peu, comme dans une brume, sa physionomie très douce, très délicate, ses cheveux blonds... Ces souvenirs de ma première enfance demeurent excessivement vagues. Parfois j'ai des réminiscences singulières, tout à fait incompréhensibles. Devant mes yeux passent des visages divers : un vieillard, une femme au teint très blanc et aux yeux froids, une autre à la peau brune, vêtue d'une tunique éclatante. La silhouette d'un château féodal, des salles très vastes, une grande chambre majestueuse m'apparaissent encore, telles que de brèves lueurs... Visions bizarres, car ma première enfance s'est écoulée en Amérique, seul avec mon oncle qui m'a témoigné — je dois le reconnaître hautement — un dévouement admirable. Je lui dois d'être un être vigoureux de corps et cultivé d'esprit, je lui dois l'éducation forte et étendue dont je comprends tout le prix aujourd'hui. De près ou de loin, il a toujours veillé sur moi avec une sollicitude infatigable pour laquelle je lui garderai toute ma vie la plus profonde reconnaissance. Mais mon oncle si bon au fond, est d'un caractère très froid, excessivement fermé. Il n'y a jamais eu entre nous d'expansion et très peu d'intimité. Mes efforts en ce sens se sont toujours heurtés à une réserve singulière.

— Oui, j'ai remarqué cette attitude de M. Dugand. Elle doit être, en effet, un peu pénible pour vous, surtout si vous n'avez aucune autre famille.

— Non, personne. Et nul plus que moi, cependant, n'apprécie les douceurs de la vie familiale.

Sous le berceau, M. Adrien Dugand songeait, les doigts un peu crispés sur sa revue. Son regard, se levant tout à coup, se posa sur les deux jeunes gens debout un peu plus loin, dans la claire lumière de cette fin d'après-midi, et absorbés dans leur causerie.

Les traits de M. Dugand se contractèrent légèrement. Il appela son neveu avec une sorte d'impatience, et se remit à causer de la position proposée au jeune homme, pour en arriver à cette conclusion :

— Après tout, je crois que ce poste serait agréable pour vous, et je vous conseille de prendre le plus tôt possible les renseignements désirables.